

trouble, et l'anarchie. Bien des familles déplorent la perte de quelques-uns de leurs membres qui sont allés grossir les rangs de ces apôtres du désordre. Véritables tigres altérés de sang humain, ils cachent avec soin l'exécrable but de leurs démarches mystérieuses et suspectes. Semblables à ces bêtes fauves qui redoutent la lumière, ils choisissent le moment où la nuit a étendu ses voiles pour tramer leurs complots sanguinaires. Mais l'ombre dont ils s'entourent n'est pas si épaisse que ces honnêtes gens ne puissent la pénétrer et mettre à nu leurs desseins perfides.

Heureux d'avoir versé lâchement le sang des valeureux défenseurs du trône qu'ils ont juré d'abattre, on les entend exhâler leur joie infernale par des cris de meurtre et d'incendie. Ils attendent avec impatience l'heure où l'injustice triomphera du bon droit. Alors, satisfaisant jusqu'au bout leurs désirs impies, leur main sacrilège mettra le feu aux autels de notre pays. Ils égorgeront sans pitié nos prêtres vénérés, et troubleront les derniers moments de ces martyrs intrépides par d'abominables blasphèmes. Voilà les monstres dont tu partageras les forfaits ! Voilà ces Marseillais dont tu veux suivre les drapeaux ! Ah ! mon fils, mieux eût valu pour toi n'avoir jamais paru sous le ciel, être demeuré dans la nuit profonde du néant, que de subir une destinée aussi atroce.

Si mes larmes, si l'aspect de ma douleur n'ont pu encore ébranler ta funeste résolution, laisse-moi dérouler à tes yeux une dernière considération, qui présente à ta mère affligée un dernier rayon d'espoir. L'expérience et de généreuses illusions te faisaient entrevoir peut-être dans l'accomplissement de ton projet, un moyen assuré d'acquiescer de la gloire, séduction à laquelle les âmes les mieux trempées ne demeurent pas insensibles. Mais maintenant que la clarté luit à tes yeux, tu repousseras avec horreur l'idée de parcourir une carrière aussi ignominieuse.

O toi jusqu'ici le meilleur des fils, évoque en ton cœur le souvenir de ton vertueux père. A l'heure suprême, sur le seuil de l'éternité, son œil mourant se reposa sur toi avec confiance et te choisit pour le soutien de sa vie. Cette pensée consola sa dernière heure et adoucit à ses yeux la douleur de cette cruelle séparation. Par sa mémoire vénérée, suis l'abîme sans fond, ouvert sous tes pas. Ne vas pas flétrir par des actions infâmes le nom illustre que tu portes. Le sang généreux qui coule dans tes veines se révoltera à la vue du crime, ta main hésitera à commettre le meurtre. Tes ancêtres, dociles à la voix de l'honneur et à l'appel de la Foi, n'ont jamais refusé à l'Église l'appui de leur vaillante épée. Ils ont toujours défendu le trône de leurs rois avec courage et plusieurs ont trouvé une mort glorieuse en combattant les ennemis de la patrie. Et on verrait le rejeton dégénéré de cette race antique associer son nom à l'œuvre infernale que la lie des peuples médite !.....

Si un tel opprobre doit abréger ma vieillesse, je serai la plus malheureuse des mères et toi le plus indigne des fils. Au milieu des combats, le ser meurtrier t'épargnera peut-être, mais tu n'auras pas lieu de t'en féliciter. Quel affreux retour t'attend dans les lieux qui réjouirent ton en-

fance ! Une tombe encore récente, creusée à l'ombre d'une croix funèbre sera le seul objet qui attirera tes regards inquisiteurs. Endormie dans le froid sépulcre, je serai sourde à tes prières, insensible aux larmes que le repentir te fera verser. La brise légère, passant comme un gémissement lugubre à travers les noirs cyprès, répondra seule à tes accents plaintifs. Ce deuil sera ton œuvre !.....

HENRI FLAMAND (*Rhétorique*, Mai 1876.)

## Sur les Bords du Fleuve.

Maintenant que la brise souffle froide et glacée, que la dépouille de nos bois jonche un sol durci par le froid et que le rude hiver n'est plus qu'à un pas de nous, combien nous aimons, assis près de l'âtre, à rappeler à notre esprit ces beaux jours de Juillet tout brillants de soleil, où les concerts des oiseaux s'unissaient aux parfums des fleurs pour nous charmer.

Le vieillard à la tête blanchie, dont un bâton noueux soutient les pas chancelants, oublie quelquefois son grand âge et noie sa mélancolie dans les joyeux souvenirs de sa jeunesse. De même nous cherchons à nous consoler de la venue des frimas par quelques chaudes reminiscences du mois des fleurs. C'est ce qui me porte en ce moment à raconter un épisode agréable des dernières vacances.

C'était par un beau soir d'été. Toutes les rues de la bonne ville de Montréal regorgeaient de promeneurs. Fatigués d'une longue journée de chaleur, quelques amis et moi, nous errions depuis environ une heure, silencieux, à l'aventure, lorsqu'un cocher dont l'attelage suivait, nous fit entendre sa phrase accoutumée : « Voiture, Messieurs, voiture ? » Nous nous arrêtâmes instinctivement pour nous consulter. Aussitôt l'obséquieux personnage ouvrit la portière et, le chapeau bas : « Où vont ces Messieurs ? » dit-il. — « Nous sommes des oiseaux des champs — répondis-je — nous voulons respirer l'air de la campagne. »

La voiture partit. Comme un brillant panorama, pendant quelques instants, la rue Notre-Dame déroula devant nos yeux, sa longue suite de magasins splendidement éclairés. Pelotonnés tous quatre dans les coins de la voiture, les paupières à demi-closes, le monde allait bientôt cesser d'exister pour nous. Déjà, succombant aux atteintes du sommeil, je n'entendais plus que vaguement le bruit monotone des roues sur le pavé.

Depuis longtemps nous roulions ainsi, emportés dans une course rapide et les songes les plus doux voltigeaient autour de nos têtes, lorsqu'une bouffée d'air frais, tout parfumé des délicieuses senteurs de la prairie, nous tira de nos rêves dorés et nous fit ouvrir les yeux.